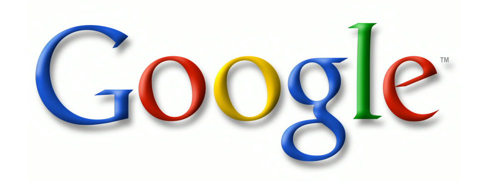


MAX. DURAND FARDEL

A PERSONNE DE DANTE

DANS LA

VINE COMÉDIE

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

N, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1896


EX LIBRIS
GIORGIO
FANAN

M. Giraud

Mme Ferrand

569/D 26

A-III-1

LA PERSONNE DE DANTE

DANS LA

DIVINE COMÉDIE

DU MÊME AUTEUR :

DANTE ALIGHIERI. Ollendorff, 1893.

DANTE ALIGHIERI, *Une vue du Paradis*. Plon, 1894.

DANTE ALIGHIERI, *La Divine Comédie*. Traduction libre. Plon, 1895.

DANTE ALIGHIERI, *La vita nuova*. Traduction. Paraîtra prochainement.

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1482.

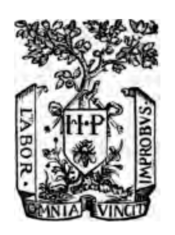
MAX. DURAND FARDEL

LA PERSONNE DE DANTE

DANS LA

DIVINE COMÉDIE

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1896

LA PERSONNE DE DANTE

DANS LA

DIVINE COMÉDIE

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE (1)

Si les conférences de la Société d'études italiennes sont suivies avec assiduité, c'est sans doute qu'on y est attiré par le désir d'apprendre quelque chose d'une histoire et d'une littérature qui ne sont peut-être pas très familières à beaucoup d'entre nous, malgré les liens étroits qui les rattachent aux nôtres. C'est-à-dire qu'on y est attiré par ce désir naturel de savoir qui, nous dit l'auteur d'*Il Convito,* « nous amène à notre dernière perfection, laquelle sera notre félicité suprême (2) ».

(1) Conférence faite à la Sorbonne, le 14 mars 1896. (Conférences de la Société d'études italiennes.)
(2) *Il Convito*, traité I, ch. I.

Renan a dit encore : « La science, c'est-à-dire le savoir, sera toujours la satisfaction du plus haut désir de notre âme, la curiosité. »

Cette curiosité, prise dans son sens le plus noble, a dû vous conduire quelquefois aussi près de ces attachantes causeries auxquelles nous convie la Société de géographie, où d'intrépides voyageurs viennent nous entretenir de leurs périlleuses entreprises en faveur de l'histoire du monde, de la civilisation, de la gloire et de la fortune nationales. Et, si les descriptions de contrées inconnues et les récits de périls chaque jour renouvelés nous laissent quelquefois un peu froids à la lecture, lorsque nous entendons parler ceux-là mêmes qui les ont traversés, un sentiment de sympathique admiration s'empare aussitôt de nos cœurs et de nos imaginations, et nous nous sentons étroitement associés aux émotions comme aux expressions de celui qui vient nous dire :

J'étais là, telle chose m'advint (1)...

Je viens aujourd'hui vous entretenir d'un voyage de découvertes dans des régions autre-

(1) La Fontaine, fable des *Deux Pigeons*.

ment secrètes que les profondeurs du continent noir.

Ce voyage, je ne l'ai pas fait moi-même : mais je me propose d'amener devant vous celui à qui nous en devons le récit merveilleux.

Ce voyage, il est encore vrai, il ne l'a pas fait en chair et en os (1), et les choses qu'il nous raconte, il ne les a pas vues de ses yeux mortels. Mais s'il ne l'a fait, ce voyage, que dans sa prodigieuse imagination, ces choses, il les a vues dans son rêve. Et, poète, il a revêtu des formes et des couleurs d'une réalité vivante ce que son âme avait conçu, et qu'un art inimitable nous a transmis.

Mais voici ce qui distingue ce voyage étrange de ceux qui viennent chaque jour faire appel à votre intelligente curiosité.

Là, à part quelques incidents romanesques, ou le rappel de souffrances héroïquement subies, ce qui nous sollicite surtout, ce sont les choses découvertes, les populations rencontrées, les natures inconnues, et, grâce à l'habituelle modestie de nos grands explorateurs, leur personne s'amoin-

(1) *D'ossa e di polpe.*

drit et s'efface devant les grands tableaux qu'ils déroulent à nos yeux. Et, quand ils sont revenus parmi nous, nous comprenons bien que les cimes du Pamir gardent leurs pentes vertigineuses, et les forêts de l'Afrique leurs silencieuses horreurs, pour ceux qui viendront les affronter à leur tour.

Ici c'est tout autre chose. La *Divine Comédie*, c'est Dante lui-même. S'il est une œuvre dont la présence de son créateur ne puisse être séparée un instant, c'est bien celle-ci. Il y est toujours présent, il ne s'en absente pas d'un vers. Il en est à la fois le héros et le protagoniste. Il nous force à ressentir ses étonnements et ses frayeurs, ses pitiés et ses indignations. Nous subissons avec lui les reflets brûlants des flammes infernales, et nous frissonnons comme lui au souffle glacé du Cocyte.

Mais, lui disparu, à l'instant s'évanouira la fantasmagorie qui avait asservi nos cœurs et nos esprits.

La trilogie de la *Divine Comédie* nous emmène du séjour des éternelles souffrances, l'Enfer, à celui des expiations passagères, le Purgatoire, puis à celui des béatitudes éternelles, le Paradis.

C'est dans le séjour ténébreux où je vais vous

introduire et vous garder quelques instants que la personne du poète tient la plus grande place. Écartez-la, et vous n'aurez plus que des tableaux assez monotones de supplices imaginaires, qui du reste ne pourraient que difficilement surpasser les raffinements de l'humaine méchanceté. Et il n'est même pas nécessaire de les aller chercher, ces raffinements, bien loin de nous, comme en Chine dans le *temple des horreurs* de Canton, ou au Japon dans ces représentations ingénieusement machinées de supplices extraordinaires, qui sont la plus grande attraction des fêtes publiques. Les souvenirs de temps bien proches du nôtre nous les montrent encore réalisés, dans les bûchers de l'Inquisition et dans les tortures judiciaires, par des représentants menteurs d'une religion miséricordieuse et d'une justice impassible.

Aussi l'intérêt que l'on vient chercher dans l'Enfer de la *Comédie* est-il bien dépassé par les épisodes touchants du Purgatoire et par les incomparables illuminations du Paradis.

Mais c'est dans ce milieu funeste que le divin poète se montre à nous dans son humanité, c'est-à-dire dans ce que contenait de faiblesses comme

de grandeurs son enveloppe mortelle, et dans tout ce qu'il a voulu nous laisser apercevoir de lui-même, de son caractère, de ses passions, de sa sensibilité. Et c'est bien plus de lui que de son fantastique entourage que je veux vous montrer quelques traits, en y rattachant quelques esquisses d'une époque dont vous ne trouverez que difficilement la pareille dans l'histoire.

Ici permettez-moi d'arrêter votre attention pour un moment.

Toute œuvre écrite est ou d'histoire, ou de science, ou d'imagination. La personne de l'historien demeure aussi étrangère aux faits qu'il nous rapporte, que celle du savant aux lois qu'il nous découvre. Et la tâche de l'un comme de l'autre étant purement objective sera d'autant mieux accomplie qu'ils auront su mieux la dégager de leur propre personnalité (1).

Les œuvres d'imagination ou de fiction appartiennent tout entières à celui qui les a créées. C'est de lui seul qu'elles émanent, et elles ne peuvent être séparées de lui.

(1) Ce qui appartient aux historiens comme aux savants, c'est la méthode, l'intuition, le génie. C'est seulement aux résultats définitifs de leur œuvre personnelle qu'il est fait allusion.

C'est ainsi que j'ai pu dire que la *Divine Comédie*, c'est Dante lui-même. Si donc nous voulons retrouver quelque chose de la personne du poète, que recouvre encore devant nos yeux un voile si épais (1), c'est là qu'il nous faut l'aller chercher.

*
* *

Je me bornerai à vous rappeler la fiction allégorique qui nous fait voir Dante égaré dans une forêt obscure et inextricable, sa route barrée par des bêtes sauvages et menaçantes, et Virgile venant, messager de célestes interventions, le ramener au chemin du monde et de la lumière. Mais il lui faudra passer par les demeures éternelles où il entendra les cris du désespoir, où il

(1) J'écrivais il y a quelques années (*Dante Alighieri*, Paris, 1893) : « C'est à son œuvre elle-même qu'il faut s'adresser si l'on veut chercher à reconstruire l'homme qu'il était. » Depuis, M. Leynardi, un éminent professeur de philosophie au lycée R. Doria, de Gênes, dans un beau livre *Sullapsicologia dell'arte nella DivinaCommedia* (Torino, 1894), s'est livré à une analyse de la *Divine Comédie* poussée aussi avant que possible. Mais l'auteur de cette remarquable étude n'a pris pour thèse que la psychologie de l'œuvre. L'auteur de cette présente et modeste étude a eu en vue la psychologie de l'homme.

verra ceux qui sont contents de souffrir dans le feu, parce qu'ils gardent l'espoir d'arriver, n'importe quand, parmi les bienheureux. Puis une figure angélique viendra le conduire dans le séjour divin où il lui sera accordé d'entrevoir Dieu lui-même, avant de venir retrouver la terre et les étoiles.

Cependant cet Enfer qu'il devra traverser lui est une perspective terrifiante, et ce n'est pas sans hésitation d'abord qu'il suivra Virgile, cette ombre secourable. Mais il entend prononcer le nom de Béatrice; aussitôt il reprend tout son courage, et il s'abandonne aveuglément à son guide. Virgile le prend alors par la main, et ils se mettent en marche par un chemin montueux et sauvage.

*
* *

Quelles pensées pouvaient agiter l'âme du poète à l'heure où il allait quitter le royaume des vivants pour entrer dans le royaume des morts? Il ne nous l'a pas dit : mais nous pouvons essayer de nous le représenter.

Après avoir atteint la cime d'une passion idéale et mystique, après avoir subi les déchirements des séparations mortelles, il s'était plongé dans l'étude douloureuse de la science, ce qu'il appelle, dans son langage imagé, les *angoisses des soupirs* (1), et dans le trivium et le quadrivium, qui contenaient toutes les connaissances humaines, et dans les arcanes d'une philosophie rébarbative (en dépit des ornements dont il s'est plu à la revêtir) (2); puis il avait gravi les échelons tremblants du pouvoir, et bientôt il roulait sous l'écroulement des passions populaires.

Dévouement à son pays, études passionnées, toit familial, culte de sa propre intelligence, échafaudage de tout son avenir, tout s'était soudain réduit en poussière, ne lui gardant que l'exil, la misère et l'opprobre.

Ce qu'il laissait derrière lui, c'était une terre, bénie du ciel sans doute, mais maudite alors par la haine et la discorde des hommes, et découpée en des tronçons informes et sanglants que se partageaient des tyrans avides et féroces qui, bourreaux aujourd'hui, tombaient demain vic-

(1) *Il Convito,* tratt. II, cap. XVI.
(2) *Il Convito,* tratt. II et III.

times de meutes acharnées qui s'entre-dévoraient entre elles.

Sa Florence, sa mère bien-aimée, mais non moins détestée, le doux nid de son enfance et la marâtre du reste de ses jours, s'agitait sur son lit de douleur, déchirée par ses propres enfants qui, Noirs ou Blancs, Guelfes ou Gibelins, la soumettaient du jour au lendemain à toutes les tortures que la peur, la suspicion, la jalousie, la rage du pouvoir pouvaient lui infliger. Et d'ailleurs n'était-ce pas tout le sol de l'Italie, sa grande patrie, dont les sillons ne recevaient pour se féconder que le sang des victimes ou la cendre des incendies?

Et si, secouant la poussière de ses pieds fatigués, l'exilé errant s'arrêtait pour tourner en haut des regards suppliants, et les adresser aux chefs de cette Église, consacrée mère des hommes, qu'apercevait-il? La honte, le mensonge, la cupidité, la prévarication, installés sur le trône pontifical.

Saint Augustin a dit qu'il n'était pas nécessaire de s'arrêter aux miracles qui ont pu annoncer ou accompagner la venue de Jésus sur la terre; que le plus grand de tous les miracles était le fait de

la victoire remportée par le Christ sur le monde païen. Ne peut-on pas dire qu'il a fallu un miracle non moins grand pour que la papauté ait survécu aux épouvantables désordres dont son histoire nous déroule le spectacle?

Dante, qui devait rencontrer tant de tiares et de chapeaux cardinalices parmi la foule des têtes tonsurées dont son Enfer était peuplé, avait sondé la distance incommensurable qui séparait la représentation redoutable de Dieu sur la terre, et de sa suprême sagesse et de sa justice divine, de ces souillures dont il voyait polluée la chaire de saint Pierre : et celle-ci devait l'être encore longtemps après lui, car les Borgia n'avaient pas encore fait leur apparition.

Il n'y entrevoyait de salut que dans le retour à la pauvreté et à la simplicité des premiers temps de l'Église, et dans le renoncement à ce pouvoir et à ces richesses temporelles dont il maudissait l'origine corruptrice dans la première donation de l'empereur Constantin, et dans les donations de la grande comtesse Mathilde. Et il semble avoir eu comme une sorte de prévision de ce qui ne devait apparaître que bien des siècles après lui, et de la grande sagesse et de la

grande vertu qui devaient venir émerveiller et nos cœurs et nos yeux.

*
* *

Cependant les poètes approchaient de l'Enfer.

L'Enfer nous est représenté dans le poème comme une cavité ayant la forme d'un cône renversé (1), creusée dans le globe terrestre qu'elle traverse de part en part. Cette cavité est tout un monde, peuplée par une population innombrable. Elle est partagée par des montagnes, des rochers, des abîmes, des torrents, en des régions qu'on appelle des Cercles. Les pécheurs y sont logés suivant des catégories conformes à l'orthodoxie ou à la philosophie de cette époque.

Virgile et Dante arrivèrent devant une porte sur le seuil de laquelle était gravée en caractères sombres une inscription fatidique.

Voici ce qu'on y lisait :

C'EST PAR MOI QU'ON ENTRE DANS LA CITÉ DOULOUREUSE.
C'EST PAR MOI QU'ON ARRIVE DANS LA DOULEUR ÉTERNELLE.
C'EST PAR MOI QU'ON ARRIVE PARMI LA FOULE PERDUE.
LA JUSTICE A DÉTERMINÉ MON DIVIN CRÉATEUR.

(1) C'est là l'expression consacrée.

JE SUIS L'ŒUVRE DE LA PUISSANCE DIVINE,
DE LA PREMIÈRE SAGESSE ET DU PREMIER AMOUR.
IL N'Y A PAS EU AVANT MOI DE CHOSES CRÉÉES,
SEULEMENT DES CHOSES ÉTERNELLES, ET MOI JE SUIS ÉTERNELLE.
LAISSEZ TOUTE ESPÉRANCE, VOUS QUI ENTREZ ICI.

Dante avait peur. Virgile posa sa main sur la sienne et prit un visage serein.

Ils n'étaient encore que dans le vestibule de l'Enfer.

Ils virent d'abord une foule d'où sortaient des soupirs, des cris et des pleurs. C'étaient les âmes de ceux qui ont vécu sans infamie comme sans vertu.

Ce n'est pas seulement ici que le poète nous avertit qu'il ne suffit pas de ne point pécher. « Vivre, dit-il ailleurs, c'est raisonner. Celui qui se sépare de la raison et n'use que des sens ne vit pas comme un homme, il vit comme une bête. Se servir de la raison, c'est agir (1). » Et s'il donne dans son Paradis une place aux purs contemplatifs, c'est que la contemplation est une activité qui s'exerce sur elle-même.

Les inactifs, ceux que nous appelons les inutiles, s'ils ne méritent pas les angoisses des tour-

(1) *Il Convito,* tratt. IV, c. VII.

ments, le vestibule de l'Enfer est assez bon pour eux.

Dans cette même région une rencontre inattendue les amène près d'un groupe de personnages à l'aspect grave et imposant : ce sont les grands hommes qui ont fait le plus honneur à l'humanité, les poètes surtout, Homère à leur tête, et qui font au poète florentin un accueil fraternel. C'est parce qu'ils n'ont pas adoré Dieu comme il le fallait que le Paradis leur est interdit, et leur unique peine est de savoir qu'ils ne jouiront jamais du bonheur des élus.

Il me semble que ce n'est là qu'une concession faite à l'orthodoxie du temps ; car le poète a pris soin de leur assurer, au pied d'un noble château, et parmi de fraîches verdures, un séjour qui n'avait de l'Enfer que le nom, et, oserai-je l'avouer ? autrement attrayant que les béatitudes hiératiques qu'il devait plus tard contempler lui-même (1).

Puis les poètes poursuivirent leur chemin, et ils entrèrent dans la région des tourments.

Dans le deuxième cercle de l'Enfer sont châ-

(1) *Il Paradiso*, c. xxx.

tiés les pécheurs de la chair. Point de flammes encore ni de tortures. Des vents contraires courent, se heurtent et s'entre-choquent avec un horrible fracas, emportant dans leur course effrénée les amoureuses plaintives. C'est là qu'ils rencontrent Francesca da Rimini, cette figure idéale qu'il a suffi de quelques vers inspirés pour lui assurer l'éternelle pitié des siècles.

*
* *

Je ne suivrai que de loin les deux voyageurs dans les incidents et les rencontres de leur course aventureuse. C'est à leur personne seule que je m'attacherai.

Il y a quelque chose de touchant dans les rapports qui les unissent, dans la tendresse et la confiance affectueuse qu'ils se témoignent, dans l'autorité vraiment paternelle de l'un, dans la docilité toute filiale de l'autre.

Leur excursion était semée d'incertitudes, de risques et de périls. Ils n'ont pas seulement des sommets tremblants à escalader, des pentes croulantes à dégringoler. Ils perdent souvent

toute direction, ils font des rencontres hostiles.

Dans chacun des cercles de l'Enfer, les damnés sont surveillés par une catégorie particulière de démons. Parmi ceux-ci il y avait de bons diables; mais il y avait aussi des diables malintentionnés. En général, démons et damnés ne voyaient pas sans méfiance ces deux êtres, qui n'étaient pas des leurs, aller et venir à leur guise dans ces demeures où ils se considéraient comme chez eux. Aussi ce sont des interrogatoires à subir, des explications à donner, des palabres, qui les arrêtent à chaque pas, et des pièges qui leur sont tendus.

Virgile se tire toujours d'affaire par sa présence d'esprit, par une certaine connaissance de ces lieux, bien changés cependant, qu'il avait déjà traversés jadis. Il est vrai qu'il compte toujours au besoin sur quelque secours d'en haut; et si celui-ci se fait attendre, il ne dissimule pas toujours sa propre anxiété.

Dante ne le perd pas de vue. Il sait qu'il peut compter sur le dévouement de son guide, il sent qu'il est traité par lui comme un fils plutôt que comme un compagnon. Mais si Virgile vient à s'écarter un instant, il tremble, il se demande :

S'il allait ne pas revenir ! « Vois, lui dit-il, si tu m'abandonnais, qu'est-ce que je deviendrais ? Je ne saurais jamais retrouver le monde et la lumière. »

Un trait singulier de la physionomie que le poète a voulu se donner ici, c'est la pusillanimité. Il a toujours peur, il nous entretient sans cesse de ses frayeurs ; il se cache derrière son guide, il s'attache à lui.

Il me semble, si vous voulez bien me passer une expression toute moderne, que le poète de la *Divine Comédie* n'avait pas précisément ce que nous appelons l'esprit militaire. Il avait, il est vrai, servi dans sa jeunesse. Il était à la bataille de Campaldino dans les rangs des Guelfes ; il avait pris part aux excursions des Florentins sur les terres des Arétins... Mais il ne paraît guère avoir fait que quelque chose d'analogue à ce que nous appelons encore le service d'un an, et que tout homme jeune devait sans doute fournir.

Quoi qu'il en soit, nous ne connaissons à peu près sur ce sujet que ce que nous laissent apercevoir quelques allusions éparses, dans la *Comédie*. Nous savons cependant que, lorsque les Gibelins, chassés de Florence, pensaient à y rentrer par

la force, ce Guelfe d'origine, devenu Gibelin malgré lui, s'est toujours appliqué à les en dissuader. Mais ce devait être plus à cause du mépris que lui inspiraient ses nouveaux alliés que par manque de résolution.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne nous a jamais représenté le poète de la *Divine Comédie* cuirassé, l'épée au côté et la dague à la ceinture. Et si je fais cette remarque, c'est que, dans ces temps-là, chacun, riche ou pauvre, vivait auprès de ses armes offensives ou défensives, toujours prêt à s'en revêtir au premier appel de son parti, de sa corporation ou de ses proches.

Mais ce qui l'emporte de beaucoup sur les qualités guerrières, c'est la force de l'âme; c'est cette force d'âme indomptable qui l'a soutenu dans cette guerre implacable poursuivie durant tant d'années contre Florence et contre le Pape. Et l'on peut s'étonner que ce voyageur solitaire et désarmé ait pu traverser tant de chemins perdus, de campagnes désertes, de défilés suspects, impunément, et promener, sans rencontrer qui vînt l'étouffer, cette voix inexorable aux iniquités du monde et de l'Église, vengeresse de Dieu même, et qui s'en allait jetant à tous les vents les

imprécations des prophètes d'Israël contre une Babylone incestueuse.

Il est vrai que l'Église de Rome a toujours été moins amie du sang que les autres Églises de la chrétienté; et nous pouvons rappeler à son honneur que l'Inquisition des Espagnes, de la France et des Flandres n'est jamais parvenue à l'impatroniser en Italie.

*
* *

Je vous signalerai encore le caractère de grande et délicate courtoisie dont étaient empreintes les relations des deux voyageurs entre eux, et dans leurs rencontres avec tel ou tel personnage.

Cela ne doit pas nous étonner de la part de Virgile. Le chantre de l'*Énéide* avait vécu près d'une cour où régnait la politesse des manières, entre l'ancienne rudesse des temps républicains et le relâchement des mœurs qui devait suivre. Auguste, qui avait à faire oublier les cruautés d'Octave, après avoir consacré la paix romaine, avait tenu à assurer à son établissement monarchique tous les dehors de la civilisation.

C'est ainsi que Louis XIV avait voulu entourer son trône d'une décoration spendide et noble, propre à éteindre les souvenirs d'une jeunesse scandaleuse et, plus tard, à effacer les traces sanglantes d'une funeste intolérance. Et si ce ne sont ni la bataille d'Actium, ni le passage du Rhin, qui ont servi à baptiser le siècle d'Auguste et le siècle de Louis XIV, c'est non seulement l'éclat que les lettres y ont atteint sous l'égide du prince, mais aussi l'affinement des mœurs, et l'élégance comme la correction de la société.

Quant au poète de la *Divine Comédie*, ce n'est pas au milieu qui l'environnait qu'il avait pu emprunter les délicatesses infinies qu'il nous révèle. Nous ne savons rien de son enfance. Nous ne connaissons de sa première éducation que la somme extraordinaire de notions historiques, littéraires et scientifiques que le temps où il vivait lui avait permis de s'assimiler. Nous le voyons seulement, pendant les quelques années heureuses de sa jeunesse, se livrer paisiblement, avec des amis de son choix, à des passe-temps littéraires et aux aimables distractions de son âge. Mais ce n'était là que la promesse trompeuse d'une radieuse matinée.

Ses aïeux avaient connu une Florence chaste et sobre où les hommes travaillaient en paix sous des vêtements rustiques, où les femmes, tout en veillant leurs petits enfants et « en leur parlant ce langage qui fait la joie des pères et des mères », savaient s'entretenir entre elles des origines glorieuses de leur pays (1).

La Florence qu'il connaissait lui-même n'était plus qu'une foule extravagante et impie, où un luxe impudent ne recouvrait que dissolution et barbarie, où les femmes ne s'occupaient qu'à attirer les regards par leurs folles parures et leur effronterie. Du langage que l'on parlait jadis dans les cours on avait fait le mot de courtoisie. « Il faut aujourd'hui, nous dit-il, remplacer ce mot par celui de grossièreté (2). »

Tout ceci nous montre quel étrange contraste existait alors entre cette société confuse et dépravée, livrée à une instabilité indescriptible,

(1) *Il Paradiso*, c. xv.

(2) J'ai traduit par *grossièreté* le mot « *torpidezza* », employé par Dante dans *Il Convito* (tratt. II). Je ne crois pas que ce mot soit usité aujourd'hui dans un tel sens. Mais l'opposition qui en est faite à celui de courtoisie, et l'idée générale de la phrase, m'ont paru légitimer cette traduction.

et l'éclat dont les arts y brillaient déjà, l'essor qu'avaient pris le commerce et l'industrie, la culture ouverte à une jeunesse intelligente et studieuse, et l'élégance où s'essayaient les fondateurs d'une future aristocratie.

*
* *

Il sera encore intéressant de connaître la part attribuée par le poète, dans la distribution des peines de son Enfer, à la question de l'argent; ce qui s'explique par la place que celle-ci occupait dans une telle société.

Si l'histoire de la Florence d'alors est propre à nous édifier sur ce qui peut sortir d'une démocratie débordante, et sur l'incohérence des institutions que se donne à elle-même une population livrée sans aucun frein à ses passions et à ses caprices; si, d'autre part, le charme qu'exercent sur notre imagination les enchantements de la ville de l'Arno et les restes puissants de son ancienne splendeur, et les trésors qu'y ont accumulés les innombrables ouvriers d'art dont son passé s'enorgueillit; si, dis-je, ce charme a entouré d'une sorte d'auréole le doux nom de Florence,

il faut savoir que nulle part peut-être le règne de l'argent n'a exercé une pareille domination.

Florence avait été de bonne heure l'organisatrice et le centre de cet immense commerce fiduciaire que se partageaient partout ailleurs les enfants d'Israël. Ces grands moteurs de la vie moderne, la banque et le crédit, y avaient trouvé leur berceau, et y grandissaient toujours en dépit des désordres et des ruines qui régnaient autour d'eux. Mais il fallait bien que le commerce, l'industrie, la spéculation y trouvassent quelque sécurité. La sûreté des relations et la bonne foi sont les premières conditions de leur existence, à défaut d'une organisation sociale suffisamment protectrice.

Aussi voyons-nous la *Fraude* se dresser dans l'Enfer comme une bête monstrueuse qui empeste le monde (1), et les Frauduleux de toute espèce en remplissent les repaires. L'Avarice surtout est un des péchés le plus durement châtiés. L'Avarice est une des pires abominations de l'Église. C'est une de celles que le poète jette avec le plus

(1) Gérion : « La voilà, cette bête sauvage qu'aucune montagne n'a jamais arrêtée, et qui se joue des murailles comme des armures. » (*L'Inferno*, c. XVII.)

de colère à la face de ses chefs. Et, chose curieuse, la Prodigalité, que nous laissons se punir par elle-même, ne mérite pas un moindre châtiment.

Arrivé dans le quatrième cercle : « O justice de Dieu, s'écrie-t-il, qui donc a rassemblé tous ces supplices? » Il voyait une foule de gens qui tournoyaient sans repos sur eux-mêmes, roulant en sens inverse des poids énormes à la force de leur poitrine. Ils étaient en deux bandes qui se rejoignaient, puis se séparaient en s'injuriant et en criant, les uns : « Pourquoi lâches-tu? » les autres : « Pourquoi gardes-tu? » C'étaient d'un côté les Avares et de l'autre les Prodigues, laïques ou clercs, papes ou cardinaux, confondus ensemble (1).

Ailleurs, dans un bouge où l'on voyait les damnés couverts d'une lèpre hideuse, entassés dans une horrible promiscuité de souffrances et de puanteurs, il rencontre les plus marquants parmi la jeunesse dorée d'alors.

Il s'était formé, vers cette époque, une association de jeunes gens riches qui, après avoir mis

(1) *L'Inferno*, c. VII.

leurs fortunes en commun, s'étaient engagés à les épuiser le plus rapidement possible. On les connaissait sous le nom de *bande joyeuse* ou de *bande dépensière* (1). Leurs prodigalités insensées n'avaient aucune mesure, et dans leurs orgies, pour en finir plus vite, ils jetaient des poignées d'or par les fenêtres. Au bout de vingt mois il ne leur restait plus rien. Quelques-uns se suicidèrent (2). Les autres s'en allèrent finir leurs jours dans quelque hôpital ou dans un couvent.

Nos jeunes inutiles ont là des ancêtres qu'ils n'ont pas encore égalés. Ils jettent aussi leur or par la fenêtre; mais ce n'est qu'au figuré. Il est vrai qu'au lieu des tourments de l'Enfer ils ne croient guère risquer que la chaîne légère d'un conseil judiciaire.

*
* *

Poursuivons cette enquête sur la personne de Dante, exclusivement empruntée à son œuvre, c'est-à-dire à lui-même et à sa propre parole.

Le silence qui a enveloppé la plus grande par-

(1) *La brigata godericcia o spendericcia.*
(2) *L'Inferno*, c. XIII et XXIX.

2

tie de sa vie est tel que l'on pourrait être tenté de lui attribuer un caractère purement légendaire. Et, sans les actes officiels du gouvernement florentin, si son premier biographe, Boccace, qu'il ne faut cependant pas croire toujours, n'eût assuré tenir certains détails de gens qui avaient connu personnellement le poète, et si celui-ci n'eût laissé une progéniture avérée, on aurait pu aussi bien nier la réalité de son existence que celle d'Homère, de Shakespeare et d'autres sur qui se sont exercés tant de jeux d'esprit. On s'est contenté de contester, et très sérieusement, l'existence réelle de sa Béatrice.

Mais prendre pour de simples fantaisies poétiques les accents avec lesquels il a glorifié « cette femme bénie qui regarde aujourd'hui la face de Celui que tous les siècles ont béni », et les visions dont la *Vita nuova* nous a transmis les peintures plus qu'humaines, ceci me paraît la plus grande offense qui puisse être faite à la mémoire du poète.

Serait-il possible davantage de prendre pour un simple travestissement le personnage qu'il s'est attribué dans son œuvre? Il nous faut bien le voir sous les couleurs sous lesquelles il lui a plu

de se montrer, sans que nous sachions pourquoi il ne nous a rien dissimulé des angoisses de sa chair devant les spectacles terrifiants de l'Enfer, ni des effondrements de son âme, plus tard sous les reproches amers de l'Ombre de Béatrice.

Dante traversait dans le Purgatoire le cercle des Envieux. Ceux-ci, en attendant leur délivrance, demeurent avec les paupières traversées par un fil de fer qui les tient cousues, comme on fait à l'épervier sauvage tant qu'il ne se tient pas tranquille. « Les yeux, s'écrie-t-il, me seront aussi fermés un jour; mais pour peu de temps, car je n'ai commis que de légères offenses en les tournant avec envie : mais j'ai peur de sentir sur mes épaules les poids imposés aux orgueilleux. » Les orgueilleux étaient condamnés à porter sur leur tête des poids énormes et écrasants.

Voyez comme il sait se rendre justice à lui-même. On ne rencontre, en effet, dans ses œuvres aucune trace du moindre sentiment d'envie, pas même de jalousie littéraire. Et cependant, au cours de la lutte ardente qu'il a soutenue pour la substitution de la langue vulgaire, c'est-à-dire italienne, à la langue latine, et pour l'expansion

littéraire du langage national, il s'était heur bien des oppositions violentes, et il avait dû s tirer bien des inimitiés. Mais, tout en ne mé geant guère ceux qui résistaient à ses éloquer adjurations, il ne se livrait à aucune personna à leur égard, et l'on ne voit pas les noms de rivaux ou de ses contradicteurs mêlés à ceux poursuivaient ses haines politiques, et n'épargnaient pas toujours ses rancunes part lières.

Mais cet orgueil qu'il se reconnaît et doi s'accuse, c'est avec une sorte d'ingénuité qu' déploie. Ne se traduit-il pas déjà dans la conc tion même de son poème?

Malgré son apparente humilité lorsqu'il s'é demandé quel titre il avait pour pénétrer dans régions secrètes sur les traces d'Énée et sur ce de saint Paul, c'est pour lui seul en réalité tout le monde céleste est mis en l'air, depui fond de l'Enfer jusqu'au sommet du Purgatoi jusqu'aux dernières profondeurs de l'Empy et que les lois éternelles sont transgressées après que les damnés de l'Enfer lui auront é leurs martyres et leurs désespoirs, et que Ames du Purgatoire auront imploré son inter

sion pour obtenir quelque rémission de leur peine, il verra, dès son arrivée dans le Paradis, les messagers célestes s'empresser au-devant de lui, et les Bienheureux quitter leur siège paradisiaque, pour venir lui révéler les secrets les plus cachés du monde divin.

« O mortel heureux, lui dira l'Ombre de l'empereur Justinien, à qui a été accordée la grâce de voir de près les trônes du triomphe éternel, avant d'avoir quitté la vie militante (1) ! »

Les prédictions des persécutions qu'il aurait à subir et des misères qu'il devrait endurer, ne lui avaient pas manqué. Mais il se fait dire par l'Ombre de son vieux maître Brunetto Latini rencontrée quelque part dans l'Enfer : « Ne t'inquiète pas de la gent envieuse, avare et orgueilleuse qui se fera ton ennemie à cause même de ton mérite. Suis ton étoile, un beau destin ne peut te manquer. La fortune te réserve tant de gloire que tous les partis voudront t'avoir avec eux (2). »

Et voyez dans quel langage superbe il s'exalte

(1) *Il Paradiso*, c. VI.
(2) *L'Inferno*, c. VI. Cette dernière prédiction ne devait pas s'accomplir : une gloire posthume devait seule être assurée à son nom.

lui-même dans la contemplation de sa propre destinée : « O préoccupations insensées des mortels, combien sont vains les syllogismes qui vous font battre des ailes terre à terre! Les uns s'adonnent à la science des lois, et les autres aux aphorismes de la médecine. Ceux-ci se vouent au sacerdoce; ceux-là s'appliquent à régner par la force des armes ou par la rigueur des sophismes. D'autres se consacrent au vol ou aux affaires civiles, ou bien ils s'abandonnent aux plaisirs de la chair ou se laissent aller à l'oisiveté, — tandis que moi, libre de toutes ces choses, j'étais monté avec Béatrice dans le ciel où j'étais reçu glorieusement (1)! »

N'avait-il pas quelque raison de se faire une telle part dans l'humanité? Car au terme de son voyage, admis dans l'Empyrée, il devait voir ce qu'il n'a été donné de voir à aucun œil humain.

Il vit une grande lumière où trois cercles se distinguaient. Ils semblaient l'un refléchi de l'autre, et le troisième émané de tous les deux. Et au milieu se laissait percevoir une effigie humaine!

(1) *Il Paradiso*, c. XI.

Et ce fut tout. Il avait vu Dieu sous son triple aspect. Son rêve était fini.

Je me suis laissé entraîner malgré moi à suivre cet envolement sublime. Redescendons tout en bas, au fond de ces ténèbres qu'est venu dissiper pour un instant un éclair de rêverie.

*
* *

Les traits que je viens d'essayer de vous esquisser ne se rapportent encore qu'au caractère du poète de la *Comédie*. Je voudrais tenter de pénétrer plus avant dans cette grande âme, dont le fond sans doute est insondable, mais qui nous laissera peut-être saisir quelque chose de ce qu'il y a en nous de plus délicat et en même temps de plus élevé, la sensibilité.

La sensibilité, c'est cette partie de nous-mêmes à la fois affective et psychique, que met en jeu tout ce qui peut affecter l'âme en bien ou en mal, « qui comprend, a dit Pascal, ce que l'on sent et ce que l'on souffre », ce quelque chose enfin d'indéfinissable par quoi nous souffrons et nous jouissons.

Dans le milieu douloureux que Dante tra-

versait, le premier sentiment qui pouvait êtr atteint est la pitié. Or on est frappé d'abord d l'impassibilité apparente avec laquelle il regard et juge les choses. Il traduit rarement, en dehor de ses frayeurs, une véritable émotion devant le spectacles terrifiants auxquels il assiste, et nou ne saisissons que de rares éveils de sa sensibilité

Il avoue cependant qu'il ne put garder ses yeu secs quand il vit dans le cercle assigné aux devin « marchant du pas dont marchent les procession dans le monde », c'est-à-dire marchant à pa comptés, des gens dont la tête était retourné en arrière (1), de sorte qu'ils ne pouvaient se d riger en avant et que leurs larmes leur coulaie dans le dos. Il y a toujours un symbole ou u allusion dans le caractère des peines attribuées chaque genre de péché.

Il nous dit encore lorsque, arrivé dans le cerc des Envieux, il voit les malheureux, auxque j'ai fait allusion déjà tout à l'heure, étend à terre, les paupières fermées et cousues avec u fil de fer : « Il n'y a sans doute pas sur la ter un homme assez dur pour n'être pas saisi d

(1) *L'Inferno*, c. xx.

compassion devant un tel aspect », et, avec un sentiment bien délicat, il lui semble offenser en marchant ceux qui ne le voyaient pas alors qu'il les voyait (1). Il est vrai qu'il était alors arrivé dans le Purgatoire, où son âme et ses sens s'étaient un peu attendris.

Dans un des gouffres de l'Enfer où sont punis les fauteurs de schismes et de scandales, les pécheurs tournent dans un cercle où des diables apostés les découpent du tranchant de leurs sabres à mesure qu'ils passent devant eux, et, comme leurs blessures se referment aussitôt, ils retournent incessamment au même supplice.

J'ose à peine vous donner une idée du spectacle que lui offre cet amas de membres brisés ou mutilés. Il vit un pécheur dont le corps était fendu de haut en bas. Ses boyaux pendaient entre ses jambes, et ses intestins vidaient leur contenu ; et il se déchirait la poitrine avec ses mains. C'était Mahomet. Quelque chose de plus horrible encore. Il vit un buste sans tête marchant comme le reste de ce triste troupeau. Il tenait sa tête par les cheveux comme on porte une lanterne, et il re-

(1) *Il Purgatorio,* c. XIII.

gardait le poète de ses yeux qui lui servaient à s'éclairer. Et quand il fut arrivé au-dessous d'ur pont sur lequel se tenaient Virgile et Dante fasci nés par l'horreur, il leva son bras de toute sa longueur avec la tête qu'il portait pour appro cher d'eux ses paroles. C'était Bertram de Born un poète, un Français, et il s'accusait lui-même d'avoir allumé une guerre impie entre un père e un fils.

Il est vrai qu'en sortant de cette boucherie Dante avait envie de pleurer, ce que Virgile lu reproche, « parce qu'il est des pitiés que condamne la véritable piété (1) » .

Mais ces attendrissements sont rares, et quelquefois il se montre vraiment cruel.

Vous connaissez une scène reproduite par ur de nos grands peintres, où l'on voit Virgile repousser un damné furieux qui cherchait à s'accrocher avec ses mains et avec ses dents à la barque sur laquelle les deux poètes traversaient un lac aux eaux épaisses et limoneuses. Dante se réjouissait de le voir s'enfoncer dans le fond boueux où la troupe fangeuse des colériques se

(1) Ici le poète joue sur le mot *pietà*, qui veut dire à la fois piété et pitié.

précipitait sur lui aux cris de : « Sus, sus à Filippo Argenti ! » tandis que celui-ci dans sa rage se déchirait lui-même avec ses dents.

J'ai le regret de reconnaître que ce Filippo Argenti, personnage connu par sa violence bestiale et son orgueil démesuré, Dante n'avait que trop de raisons de lui en vouloir ; car il était un de ceux qui avaient pris le plus de part à sa condamnation à l'exil et au bûcher, et il avait su faire profiter sa propre famille de la confiscation de la modeste fortune du poète (1).

On le voit plus tard s'acharner brutalement contre la tête d'un pécheur, laquelle dépassait le bloc de glace où son corps se trouvait pris. Ici sa colère obéissait à une impulsion plus relevée : c'était ce Bocca dont l'infâme trahison avait coûté aux Florentins la sanglante défaite de Montaperti. Et c'est encore contre la trahison que la colère du poète s'est toujours montrée le plus inflexible.

Dante traversait l'Enfer comme un reporter curieux et attentif, et interrogeait de tous côtés les Ombres qu'il rencontrait, pour se renseigner

(1) De Leonardis, *Giornale Dantesco*, an. II, quaderno xi.

sur leur personne et sur leur histoire. Et comm elles se montraient généralement flattées de l'a tention qu'il leur accordait, et le chargeaie volontiers de les recommander au souvenir aux prières de leurs amis, quand il serait retour dans le monde, il ne craignait pas de les leurr de belles paroles lorsqu'elles se pressaient suppliant autour de lui. Il se compare plaisa ment au joueur heureux qui, « lorsqu'il se reti du jeu les poches pleines, se voit accompagné p devant, par derrière, sur les côtés, de gens q sont accourus se rappeler à son attention et à libéralité, et dont il ne se fait quitte qu'en metta à celui-ci et à celui-là quelque chose dans main (1) » Et il ne se débarrassait de ces troup d'âmes qui l'importunaient de leurs prières qu' faisant des promesses à chacun.

On rencontre ainsi plus d'un trait d'humour da la *Comédie :* comme lorsqu'ils suivaient une escor de démons « comme se suivent les dévots à l'égli ou les ivrognes au cabaret (2) » ; ou quand l âmes roussies par les flammes qui pleuvaient da le septième cercle de l'Enfer, passant devant lu

(1) *Il Purgatorio*, c. VI.
(2) *L'Inferno*, c. XXII.

pour mieux le voir dans ce milieu ténébreux, « clignaient les yeux comme fait un vieux tailleur sur le trou de son aiguille (1) »; ou qu'un damné, voleur d'objets d'église, après avoir effrontément raconté son histoire, « levait les deux mains en faisant la nique et criant : « Tiens, bon Dieu, « voilà pour toi (2) ! »

Une autre fois, les poètes passaient près d'un lac de poix bouillante où étaient plongés les coupables de baraterie (3), et qu'entouraient des démons armés de longs crocs servant à repousser ceux qui remontaient à la surface pour respirer un instant. Ils virent un diable apporter sur son dos un nouveau venu qu'il précipita aussitôt dans le lac bouillant. Le pécheur fit le plongeon, puis reparut, et alors plus de cent crocs se hâtèrent de l'enfoncer davantage. « Ce n'est pas autrement que les cuisiniers font enfoncer dans un chaudron par leurs aides, avec leurs fourchettes, la viande pour qu'elle ne remonte pas à la surface (4). » La

(1) *L'Inferno*, c. XV.
(2) *L'Inferno*, c. XXV.
(3) La baraterie est le trafic des choses de l'État, comme la simonie est le trafic des choses de l'Église. Ce mot n'est plus employé dans ce sens.
(4) *L'Inferno*, c. XXI.

suite de cet épisode prend un caractère rabelaisien, assez comique, mais que je ne saurais guère comment reproduire devant vous.

*
* *

Il ne faudrait pas mesurer à la sensibilité de nos sociétés affadies par leur propre civilisation celle qui appartenait à ces temps où les brouillards du moyen âge luttaient encore avec l'aurore de la renaissance. Celle-ci n'était pas plus la sensibilité romanesque et sensuelle de nos jours que la sensibilité philosophique et larmoyante du siècle dernier.

Dante, qui avait assisté plus d'une fois aux dernières angoisses de gens condamnés au feu, épreuve dont il avait senti la menace sur lui-même, et à qui étaient familiers les cris de fureur ou de détresse des foules, pouvait, sans en être trop ému, voir rôtir sans se consumer les âmes des pécheurs, ou entendre les blasphèmes ou les clameurs des damnés.

C'est tout au fond de son âme que brûle le foyer de sa sensibilité; et ce ne sont pas ses sens qui en disposent et la mettent en jeu. C'est elle

qui les régit, et leur unique fonction est de la traduire au dehors.

Lorsque son âme reçoit une commotion trop violente, et que sa sensibilité personnelle est mise en jeu, il lui arrive de tomber privé de connaissance, et il demeure égaré à son réveil.

Quand, lors de son entrée dans l'Enfer, « la compagne sombre tremble et la terre sanglote parcourue par un vent qu'un éclair teignait d'une lueur rougeâtre » (comme pour protester contre l'introduction d'un vivant dans le royaume des morts), « il perd tout sentiment et tombe comme un homme frappé par le sommeil (1) ».

Après avoir entendu le récit tragique de Francesca da Rimini, que son amant avait écouté en pleurant, il est saisi d'une telle pitié « qu'il se sent défaillir comme s'il allait mourir, et il tombe comme tombe un corps mort (2) ».

Plus tard, dans le Purgatoire, sous le poids des remords qu'éveillent en lui les paroles sévères de l'Ombre de Béatrice lui reprochant son oubli et les amours passagères qui l'avaient remplacée, « vaincu par la force des émotions, il s'évanouit

(1) *L'Inferno*, c. III.
(2) *L'Inferno*, c. XV.

au bord du ruisseau sacré (1)... » C'est là, il est vrai, un dénouement assez fréquent des querelles d'amoureux, mais généralement réservé au sexe dont l'homme ne fait pas partie.

*
* *

On a dit : « Dante avait dans son âme deux foyers, la haine et l'amour (2). » Il semble d'abord que la haine et le mépris (*l'odio e lo sdegno*) furent l'unique aliment de cette flamme dont l'éclat nous éblouit encore de stupeur et d'admiration. Mais, sous les cendres qu'elle accumulait, couvait un esprit d'amour, *uno spiritel d'amore,* dont il semble avoir voulu cacher par une sorte de pudeur les pâles rayons. Regardez cette petite flamme qui s'en échappe.

La nuit approchait. Virgile et Dante allaient attendre dans une vallée du Purgatoire que le jour revînt leur permettre de poursuivre leur chemin. « C'était l'heure qui ramène le désir au cœur des navigateurs, et les attendrit, et leur rap-

(1) *Il Purgatorio*, c. XXXI.
(2) Prof. LEYNARDI, *Psicologia dell' arte nella Divina Commedia.*

pelle le jour où ils ont dit adieu à des amis chers; l'heure où le voyageur, encore près de son départ, frémit d'amour, s'il entend la cloche lointaine qui semble pleurer le jour qui va mourir (1). »

Celui à qui nous devons cette pieuse invocation avait sans doute recueilli dans son âme tout ce que son cœur contenait de tendresses et de douleurs, pour le verser ensuite dans ses vers.

J'ai dit ici même l'an dernier le roman de Francesca da Rimini. Permettez-moi de vous dire aujourd'hui le drame d'Ugolin.

Nous retrouvons dans ces deux pages immortelles le secret de la sensibilité du poète.

***

C'était dans le fond de l'Enfer, séjour des traîtres.

On voyait des Ombres, la face livide, plongées dans la glace et se lamentant, et faisant avec leurs dents le même bruit que fait la cigogne avec son bec. Elles tenaient toutes leur visage tourné en bas, et leur souffrance ne se trahissait

(1) *Il Purgatorio*, c. VIII.

que par le claquement des dents et l'angoisse des yeux.

Dante aperçut dans un trou deux êtres gelés. La tête de l'un recouvrait la tête de l'autre comme un chapeau. Et, comme on mord dans son pain, les dents du premier s'enfonçaient dans le crâne de l'autre.

« O toi, dit le poète, qui montres par ta bestialité la haine que tu portes à celui que tu dévores, dis-moi pourquoi tu le fais. Si c'est que tu as eu à te plaindre de lui, sachant ce qu'il t'a fait, j'irai le redire là-haut dans le monde. »

Le pécheur détacha sa bouche de son horrible mets en l'essuyant aux cheveux de la tête qu'il dévorait, puis il commença ainsi :

« Tu veux que je renouvelle la douleur qui m'étreint le cœur rien que d'y penser. Mais, si mes paroles peuvent marquer d'infamie le traître que je ronge, tu me verras parler, et pleurer en même temps. Sache que je suis le comte Ugolin, et celui-ci l'archevêque Ruggieri. Je vais te dire pourquoi je me tiens si près de lui. Que par l'effet de sa méchanceté, après que je m'étais fié à lui, il m'ait mis en prison, et ensuite à mort, je n'ai pas à te l'apprendre. Mais ce que tu ne peux

avoir appris, c'est combien ma mort fut atroce. Tu vas l'entendre, et tu sauras le mal qu'il m'a fait. Un étroit pertuis dans la tour où j'étais enfermé m'avait laissé entrevoir que plusieurs lunes avaient déjà passé, quand je fis un songe funeste qui déchira le voile de mon avenir : Je voyais cet homme, maître et seigneur, chasser, sur la montagne qui dérobe la vue de Lucques aux Pisans, un loup et ses louveteaux. Ses gens marchaient en tête avec des chiennes ardentes et affamées. Après avoir couru quelque temps, le père et ses petits paraissaient fatigués, et il me semblait déjà voir des crocs aigus leur déchirer les flancs. Lorsque je fus éveillé, avant le jour, j'entendis mes enfants, qui étaient là avec moi, pleurer dans leur sommeil en demandant du pain. Il faudrait que tu n'eusses pas de pitié si ton cœur ne frémissait déjà en pensant à ce qui s'annonçait aux miens. Et, si tu ne pleures pas, qu'est-ce donc qui te ferait pleurer? Ils s'étaient réveillés, et l'heure approchait où l'on avait l'habitude de nous apporter notre nourriture. Et voici que j'entends clouer la porte d'en bas de notre horrible tour! Je regardais mes enfants sans dire un mot. Je ne pleurais pas, j'étais pé-

trifié en dedans. Eux pleuraient, et mon petit Anselme me dit : « Comme tu regardes, père ! « Qu'as-tu? » Je ne versai cependant pas une larme, et je ne répondis rien, ni ce jour-là ni la nuit d'après, jusqu'à ce que l'autre soleil vînt se montrer au monde. Comme il entrait un peu de lumière dans la prison douloureuse, je reconnus sur quatre visages l'aspect du mien, et je me mordis les poings de désespoir. Eux, croyant que c'était par envie de manger, se levèrent tout d'un coup et dirent : « Père, notre peine serait moindre « si tu nous mangeais. C'est à toi que nous devons « ces chairs misérables, prends-les. » Ce jour-là et le suivant, nous restâmes muets. Ah! terre impitoyable, pourquoi ne t'es-tu pas ouverte? Quand nous fûmes arrivés au quatrième jour, Gaddo se laissa tomber étendu à mes pieds en disant : « Père, pourquoi ne fais-tu rien pour moi? » Et il mourut. Et, comme tu me vois, je vis les autres tomber un à un le cinquième et le sixième jour. Puis, n'y voyant plus, j'allais de l'un à l'autre à tâtons, et je les appelais encore trois jours après qu'ils étaient morts... Ensuite l'inanition fit ce que n'avait pas fait la douleur. »

Quand il eut dit, il se remit avec des yeux

farouches après le crâne du misérable, enfonçant ses dents jusqu'à l'os, comme eût fait un chien.

*
* *

J'aurais désiré, Mesdames et Messieurs, vous entretenir encore un peu de cette œuvre unique dont je viens de vous émettre quelques fragments; mais le temps ne me permet pas de solliciter votre attention plus longtemps.

Cependant je voudrais bien, avant de me séparer de vous, vous laisser quelque expression de ce qu'a enfanté dans mon esprit la longue communion où j'ai vécu avec elle.

La trilogie de la *Divine Comédie*, cet énorme symbole d'où peut germer dans chaque esprit une plante différente, je crois y voir un symbole particulier de l'évolution de l'humanité.

Ténèbres éternelles qu'ont de la peine à percer quelques flammes inextinguibles, lacs de boue, lacs de sang, monstres informes et hideux, fantaisies démoniaques, tels sont les décors de l'*Enfer* dantesque.

Ne nous ramènent-ils pas à ces temps où notre imagination déconcertée n'aperçoit que la lutte effroyable des éléments terrestres succédant à la lutte des éléments cosmiques, alors que l'Esprit ne vivait encore sur notre terre que de l'avivement des sens, et dont l'idée ne représente à l'ignorance que nous en gardons qu'une épouvantable et bestiale confusion?

Cependant il fallait que l'humanité obéît à la destinée immanente qui lui a été assignée.

Au méphitisme a fait place une atmosphère pure, les ténèbres à la lumière.

Et nous la voyons, cette humanité, dans le *Purgatoire* du poème, monter son chemin âpre et rude, semé encore de souffrances et de larmes, mais rafraîchi par de vertes oasis, éclairé par de bienfaisantes apparitions; elle monte et monte toujours, et si elle rencontre encore des flammes à franchir et des courants à traverser, c'est pour se purifier, et se préparer à ce séjour édénique où la vision du poète lui a laissé entrevoir « la forêt divine où, par la campagne, se répandaient de toutes parts de suaves odeurs, où un vent égal et paisible apportait un doux zéphyr qui pliait ses rameaux tremblants : et il ne les inclinait pas

assez pour que les petits oiseaux, qui se tenaient sur leurs sommets, ne continuassent de chanter. Et joyeux ils chantaient, recevant à travers les feuilles la bise matinale dont le murmure se mêlait à leurs chansons (1). »

Mais ce n'était encore qu'une étape sur le chemin du *Paradis*.

Car par delà règne cette chose... non, cette idée, car ici il n'y a plus de choses, cette idée aussi inaccessible à notre esprit qu'à nos sens, l'idée de l'Infini, là où il n'y a plus ni temps ni durée, ni lieu ni espace, et vers quoi l'instinct, aussi bien que la foi, aspire comme au repos d'avoir vécu.

(1) *Il Purgatorio*, c. XXVIII.

FIN

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, R. GARANCIÈRE.

PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8